

Classique

«Voix des Villes» chante la vie urbaine

L'ensemble vocal Voix de Lausanne de Dominique Tille prépare un spectacle à Pully sur le thème de la ville, avec les notes de Lee Maddeford et les mots de Marie Perny. Reportage en répétition



Eclaté
Les Voix de Lausanne inventent une nouvelle formule chorale, entre le tour de chant et le cabaret.

Mathieu Chenal Textes
Chantal Dervey Photos

Un matin comme les autres dans le métro. Les places assises sont rares et convoitées, les coups de coudes et de talons fusent, les portes s'ouvrent, déversant un nouveau flot de passagers. Mais ici tout le monde chante sur un rythme frénétique: «Aïe! oh! non mais! Et alors! Moi aussi je suis là! Moi aussi je pendule!» Les quarante choristes des Voix de Lausanne, ramassés au centre du plateau de l'Octogone à Pully, remplissent une rame fictive, se piéminent, se bousculent, s'accrochent à des poignées imaginaires. Un vécu très concret s'exprime ici par les chanteurs de l'ensemble vocal Voix de Lausanne, traduit musicalement dans une polyphonie dense et des chromatismes malaisés.

Imaginé par Dominique Tille, le directeur de l'ensemble, le spectacle *Voix des Villes* est en train de prendre forme lors des premières répétitions scéniques avec les instrumentistes du quintette Boulouris, augmenté d'un percussionniste. L'idée lui est venue en découvrant à l'espace OYO à Lausanne le spectacle *De dames et d'hommes*, mis en scène par Heidi Kipfer pour le chœur Voix de Garage dirigé par Lee Maddeford. «J'ai adoré cette



Dans la chanson «Je pendule», on se croirait dans le M2 (ci-dessus). Le chef Dominique Tille (en blouson de cuir ci-contre) délasse la baguette pour un rôle de composition déjanté.



forme qui mêle chant choral et mise en récit théâtral, car je voulais précisément mettre en mouvement mes choristes, les faire jouer la foule», explique Dominique Tille. Pianiste de jazz, crooner à la voix rauque, compositeur caméléon, Lee Maddeford se lance dans l'aventure en y associant Marie Perny pour l'écriture des textes et Heidi Kipfer pour la mise en scène.

Chanter «sans chef»

Dominique Tille s'adresse aux chanteurs après la séquence du métré: «Le jeu est bon, mais on ne comprend pas assez le texte et la musique. Il faut mettre les mots

dans les cases. Ecoutez l'orchestre. Et jouez aussi avec vos voix, soyez créatifs dans les phrases.» Le chœur chante évidemment par cœur, ce qui n'est pas habituel pour un ensemble coutumier de la musique classique.

«Le plus difficile n'est finalement pas là, explique Dominique Nussbaum, l'un des choristes, c'est de chanter sans chef, de ne pas pouvoir le voir du coin de l'œil.» Dominique Tille est pourtant bien présent en soliste, avec quelques interventions bien senties, notamment dans cette parodie féroce de télévangéliste en extase, emmenant ses ouailles dans un cantique du

recyclage: «Reprenons tous en chœur: je trie donc je suis!»

Au-delà du quotidien prosaïque et exaspérant, *Voix des Villes* propose des échappées poétiques, que Lee Maddeford habille de couleurs exotiques, comme cet intermède intitulé *Lausanne-Bamako*. «C'est ma séquence préférée, s'enthousiasme Marie Perny. Il suffit parfois d'un petit événement en ville - ici une Africaine habillée en boubou - pour qu'on bascule très loin d'ici.» La parenthèse est lancée par Jocelyne Rudasigwa à la contrebasse avec un *ouélé* envoûtant - et toute la foule chaloupe du popin sous les tropi-

ques. «Pensez que vous avez une cruche sur la tête, lance Dominique Tille, vous bougez tout différemment!» Et ça marche, avant le retour brutal du quotidien.

Décontracté, rigolard, précis dans ses exigences et efficace dans sa gestion de la répétition, Dominique Tille a cette capacité de mimétisme qui le rend en même temps parfaitement clair dans ses conseils d'interprétation et parfaitement ironique, pour rire de nos travers, de nos lourdeurs d'urbains contemporains. «Il pourrait tirer la couverture à lui, glisse Marie Perny, mais c'est toujours pour pousser le chœur en avant.»

Réinventer l'écriture chorale

● **Eclairage** Comme l'écrit joliment Marie Perny, «La plupart d'entre nous, Terriens d'aujourd'hui, vivent en ville. C'est le décor de nos vies. C'est un rythme, le rythme de nos journées, de nos nuits. Chaque ville a son tempo.» Le thème de la ville est donc très bien choisi pour illustrer le désir de Dominique Tille d'ouvrir de nouveaux territoires pour son

chœur. Le chef lausannois a toujours tenté de casser l'image de la chorale figée sur son estrade, retranchée dans un répertoire qui sent davantage les foins d'autant que les pots d'échappement. Ici, Voix de Lausanne, ancien Chœur des Jeunes, assume son ancrage urbain, et les goûts très éclectiques de ses membres. «Mais certaines pages sont aussi difficiles que le *Dixit Dominus* de Haendel, que nous venons de faire», avoue le chef.

Si Dominique Tille réussit à introduire des formes et des thématiques nouvelles dans le répertoire choral, il n'est pas obnubilé par l'actualité. Avec l'ensemble vocal féminin Callirhoé, il développe en ce moment un projet avec le trio Norm dans une création nettement plus archaïsante et intemporelle. La réunion de ces deux univers contrastés mais très originaux sera à l'affiche d'une soirée cet été au Théâtre du Jorat.

En dates

«Voix des Villes»
Pully, Octogone
Ve 27 et sa 28 mars (20 h 30)
Loc.: 021 721 36 20 et Fnac
www.theatre-octogone.ch

«La fête aux chœurs»
Mézières, Théâtre du Jorat
Di 13 septembre (17 h)
Loc.: 021 903 07 55
www.theatredujorat.ch

www.voixdelausanne.ch

Créateur glam et politique, Mathieu Bertholet débarque avec Ramuz

Théâtre

L'auteur, danseur et metteur en scène valaisan met l'écrivain vaudois à l'honneur avec «Bertholet», dès jeudi à la Grange de Dorigny dans le cadre de «Programme commun», puis avec «Derborence», en mai à Vidy

Mathieu Bertholet cache sa timidité derrière son excentricité et sa passion pour le théâtre. Le Valaisan se rêvait acteur, il est devenu auteur. Metteur en scène, aussi. Sans oublier qu'il se revendique également danseur. Le futur directeur du Théâtre Le Poche, à Genève, est l'un des figures de la relève théâtrale romande.

Dès cette semaine, ce dandy intellectuel de 37 ans - à la pensée savamment élaborée et au corps tout autant cultivé - pourra enfin se confronter aux spectateurs vaudois. Après quinze ans d'une carrière nourrie de sa formation en écriture de scène à l'Université des Arts de Berlin, d'une résidence à Los Angeles ou encore de plusieurs prix très tôt glanés ici et ailleurs pour la qualité de ses textes, cet ancien auteur associé de la Comédie de Genève puis du Théâtre du Grütli débarque enfin à Lausanne avec deux adaptations de Charles Ferdinand Ramuz.

Le dramaturge avait déjà fait quelques rares incursions sur la scène locale - certains se souviendront peut-être d'*Utzgur*, amené par Anna Van Brée en 2008 à l'Arsenic. Il a aussi enseigné à Sévelin, du côté de la Haute Ecole de théâtre La Manufacture. Désormais, c'est le metteur en scène qui arrive à la Grange de Dorigny avec *Bertholet*. Un spectacle tiré d'une nouvelle au titre prémonitoire, présenté dès jeudi dans le cadre du festival Programme Commun. Il constitue une mise en bouche à la pièce chorale *Derborence*, créée l'an dernier en plein air dans le village éponyme, coproduite par le Crochetan et Vidy et programmée début mai par Vincent Baudriller.

Les dés paraissent jetés. Et gagnons que le public de la vénérable institution lausannoise devra désormais compter avec le théâtre gestuel de cet artiste pluridisciplinaire et résolument contemporain. «Jusqu'à présent, j'ai surtout effectué des allers-retours professionnels entre le Valais et Genève, confie l'artiste qui a aussi connu en 2010 les honneurs du Festival d'Avignon - en duo avec la danseuse-chorégraphe Cindy Van Acker - puis le plaisir d'une montée à Paris, avec *Lavenir*, seulement créé au Théâtre de Genevilliers. Mais j'avoue que je suis impatient de présenter enfin mon travail dans le canton de Vaud, qui plus est avec deux adaptations de Ramuz.»

Les textes n'ont pas été choisis au hasard par ce natif de Saillon. «Comme Brecht l'a fait avec le théâtre, Ramuz a procédé à la «récification» (nldr: de «récité») du roman. Ce sont des histoires qui doivent se lire à haute voix, et ont tout à fait leur place sur les planches.» *Bertholet* est

un court monologue écrit en 1910. Il raconte l'histoire d'un boucher qui, à la mort de sa femme, voit son projet de suicide contrecarré. Il était le fort du village, on le voit vaciller. Dans *Derborence*, c'est toute une petite communauté qui se retrouve ébranlée par la réapparition de celui que l'on croyait définitivement disparu.

Au-delà du retour sur des pas tout à fait identitaires pour Mathieu Bertholet, l'amoureux des mots - qui fustige les écritures de plateau «nombrilistes et éphémères» - salue toute la modernité de Ramuz. «Chez lui, le régionalisme devient universel. Comme Pasolini, il a réussi à dépasser avec véricité la fin d'une période, en s'attachant aux gestes simples de la paysannerie. J'avais envie d'honorer cet archaïsme et de retourner à cette forme de patriotisme. C'est très important de montrer que cette imagerie fait partie de notre identité à tous et qu'elle n'appartient pas qu'à l'extrême droite nationaliste.»

Très attaché à questionner les formes, le théâtre de Mathieu Bertholet ne s'at-

tache à reproduire aucun réalisme. Sur scène, le récit se retrouve pris en charge par plusieurs comédiens - trois, quatre ou six, selon les soirs. A chaque représentation, la configuration du spectacle évolue, la répartition des rôles et la durée aussi. Chaque interprète connaissant entièrement la partition, les acteurs puisent à leur guise dans le répertoire très précis des phrases et des gestes chorégraphiques qui accompagnent (dédoublement symboliquement) la parole. «Ce dispositif place l'acteur dans un présent incroyable. Pour pouvoir réagir à ce qui se passe sur le plateau, il doit développer une hyperprésence et une hyperécoute. Cela produit quelque chose de très hypnotique, qui fait que le texte s'écoute comme dans un rêve et reste très ouvert. Chaque spectateur reste libre d'interpréter ce qui se passe à sa guise. C'est vraiment dans son inconscient que les choses se jouent.»

Gérald Cordonier

Bertholet (Grange de Dorigny)

Je (19 h), ve (20 h 30), sa (19 h).

Rens.: 021 692 21 24 ou

www.programme-commun.ch

Derborence (Théâtre de Vidy)

Du 7 au 13 mai

Rens.: 021 619 45 45

www.vidy.ch



«Comme Brecht l'a fait avec le théâtre, Ramuz a procédé à la «récification» du roman. Ce sont des histoires qui doivent se lire à haute voix, et ont tout à fait leur place sur les planches»

Mathieu Bertholet
Metteur en scène

Sélection du «Programme commun»

Trajal Harrell Le chorégraphe américain fait se rencontrer danse post-moderne et «voguing», danse née dans les clubs de New York. Déconstruction de codes et remontée généalogique au menu.
Lausanne Arsenic, ma 24 (19 h), me 25 (20 h 30) et je 26 (22 h 30)

Angélica Liddell Après avoir exhibé l'amour-passion dans une lithurgie catho-corporelle avec *Primera carta de San Pablo a los Corintios*, l'Espagnole poursuit son Cycle des résurrections avec *Tandy*.

Lausanne, Théâtre de Vidy, je 26 (20 h 30), ve 27 (20 h 30), sa 28 (21 h) et di 29 (16 h)

Rodolphe Burger et Olivier Cadiot

Du rock malaxé par les mots, à moins que ce ne soit l'inverse. Avec le Young God Franz Treichler et la comédienne et chanteuse Jeanne Balibar en invités.
Lausanne, Les Docks, ve 27 (22 h)

www.programme-commun.ch

Quand le deuil se partage entre hommes

Tendance
L'Association Vivre son deuil, fondée par Rosette Poletti, propose à la gent masculine des moments d'échange autour de la perte d'un être cher

«Dans les groupes mixtes, les femmes ont tendance à prendre plus facilement la parole que les hommes», observe Rosette Poletti, fondatrice de l'Association Vivre son deuil et aujourd'hui présidente d'honneur. Depuis plus de dix ans, cette structure soutient les personnes après la perte d'un proche à travers une ligne d'écoute et de café deuil.

Fort de ce constat, la vice-présidente de l'association, Nicole Bartholdi, a décidé de mettre sur pied des moments d'échange exclusivement réservés aux hommes dans plusieurs villes de Suisse romande.

«Dans nos cafés deuil, on observe la présence d'une nette majorité de femmes, explique-t-elle. L'image qu'un homme ne pleure pas, qu'il doit être fort, est encore très répandue. Ils vivent souvent le décès d'un proche de manière différente et ne vont pas toujours l'exprimer facilement.» Ces moments de partage, ouverts à tous et anonymes, proposent d'écouter ou d'évoquer des expériences personnelles face à la mort. Ils

sont apolitiques et laïcs. «Chacun est libre de s'exprimer ou non, mais on remarque que les témoignages des autres résonnent souvent avec sa propre histoire.»

Un lieu d'écoute exclusivement masculin existe déjà aux Etats-Unis. «Là-bas, ils organisent des activités avec les personnes endeuillées, comme des treks ou une pierre tombale, explique Rosette Poletti. Faire quelque chose les aide à mettre des mots sur leur peine. Etre entre hommes crée aussi une solidarité bénéfique.»

Les cafés deuil suisses se concentrent pour l'heure sur la parole. Ils seront animés par le prési-

dent de l'association, Marc Bigliardi-Sidler, assisté de Nicole Bartholdi.

Cette infirmière de formation organise ces moments de parole depuis cinq ans après une formation à l'Institut de recherche et de formation à l'accompagnement des personnes en fin de vie et des personnes en deuil. Elle a également travaillé au CICR et dans les prisons, où la discussion autour de la mort est longtemps restée taboue. **Rebecca Mosimann**

Neuchâtel, Brasserie Le Jura

Je 16 avril, 19 h 30

Lausanne, Restaurant Le Milan

Ma 19 mai, 19 h 30

www.vivresondeuil-suisse.ch

Repéré pour vous

Décrypter les hiéroglyphes

Déchiffrer pas à pas la langue des hiéroglyphes. C'est le pari un peu fou de Nicolas Orneto, enseignant informaticien passionné d'Egypte antique. Il s'est d'abord lancé tout seul dans l'étude de ces signes avant de parfaire ses connaissances auprès de spécialistes de l'association Provence égyptologie. Fort de son expérience pédagogique, il propose aux passionnés, à travers *Les hiéroglyphes pour tous*, un guide pratique de cette écriture ancienne. «Nicolas Orneto a compris que le monde des signes s'appropriait lentement, sans arrogance,

en déchiffrant un hiéroglyphe après l'autre sans en écarter l'aspect mystique, symbolique, voire surnaturel», explique l'égyptologue René Lachaud, qui signe la préface.

Outre les exercices pratiques (avec corrigés et explications détaillées), l'ouvrage comprend aussi des informations générales sur l'histoire ou la mythologie égyptienne. Utile pour les débutants! **R. M.**

Les hiéroglyphes pour tous

Nicolas Orneto

Ed. Charlot d'Or, 237 p.

La lutte féminine se chauffe doucement aux épices du monde

Littérature
Avec l'Indienne Ambai et l'Iranienne Zoyâ Pirzâd, les Editions Zulma donnent des couleurs à un féminisme sans posture

En Occident, le féminisme semble se restreindre à une aimable évocation du passé ou à des positions théoriques qui l'assimilent aux fameuses «études genre». Entre la donzelle à moustaches et le gaillard en tutu, il y a pourtant la femme tout court. La lutte pour l'égalité salariale, par exemple, aujourd'hui inaudible, n'arrive pas à s'affirmer comme une priorité. La défense de droits fonda-



Zoyâ Pirzâd (en haut) et Ambai, plumes du monde.
ÉDITIONS ZULMA

mentaux laisse froid. La satisfaction serait ainsi générale, sauf à dénoncer le voile chez autrui. Dans cette perspective, les récits de l'Indienne Ambai et de l'Iranienne Zoyâ Pirzâd, toutes deux éditées par Zulma, viennent rappeler que la lutte pour l'égalité des sexes ne se cantonne pas à une posture mentale confortable où l'on défend sa condition sans péril lors d'un dîner un peu animé.

Même s'il serait abusif de réduire leurs œuvres respectives à une littérature de combat, toutes deux témoignent d'un regard de femme dans des environnements culturels où le féminisme est tout sauf un luxe, plutôt un danger. Dans ses quatre longues nouvel-

les, Ambai aborde la question de la façon la plus frontale. Si les références aux mythes tamouls débordent un peu le lecteur occidental dans *La forêt*, ses trois autres récits donnent à entendre, dans une langue colorée, la difficulté et le courage que requiert la défense d'une intégrité féminine (mais aussi artistique, conjugale...) dans des sociétés où la domination masculine va encore de soi.

Plus discrète que sa consœur, plus attentive aussi à la question du temps qui passe et estompe les possibles, l'Iranienne Zoyâ Pirzâd joue de stratégies détournées et laisse infuser les impressions ténues du quotidien, autant de tra-

ces d'un combat imperceptible contre la résignation. Ces deux approches littéraires consistantes rappellent que l'écriture n'est pas qu'un passe-temps d'esthètes ou le moyen d'un scénario efficace. Manifestation d'une conscience, la prose se rebelle parfois avec modestie mais détermination. Une belle leçon pour toutes celles et ceux qui seraient tentés de baisser les bras. **Boris Senff**

De haute lutte
Ambai
Ed. Zulma, 224 p.

Comme tous les après-midi
Zoyâ Pirzâd
Ed. Zulma (poche), 144 p.

En diagonale

Mort de Gregory Walcott



Hommage
Né à Wendell (Caroline du Nord), Gregory Walcott est décédé à l'âge de 87 ans.

Peut-être que le nom de cet acteur de westerns et de films de genre a été un peu oublié malgré ses 114 titres au cinéma et à la télévision. Il demeurera cependant dans l'histoire du septième art comme l'inoubliable interprète de Jeff Trent dans *Plan 9 from Outer Space* (1959) d'Ed Wood, le plus culte des films cultes. Sa dernière apparition au cinéma remonte à 1994 dans... *Ed Wood*, le superbe biopic que Tim Burton consacra au roi du nanar. **B.C.**